

Franchir des distances pour s'affranchir des contraintes sociales ? Le cas de la mobilité internationale pour études

Eugénie TERRIER

Résumé

La mondialisation des échanges et l'ouverture des frontières expliquent pour une grande part l'augmentation spectaculaire du nombre d'étudiants en mobilité internationale depuis le début du XX^e siècle. Du fait de la forte valorisation sociale des séjours d'études à l'étranger, nombre d'étudiants internationaux décident de partir dans l'optique d'une promotion sociale. Cependant, en raison des disparités socio-économiques mondiales et des politiques d'accueil restrictives, il existe des inégalités d'accès à la mobilité internationale pour études et au capital social qu'elle permet d'acquérir.

Mots-clés : Distance, mobilité internationale pour études, inégalités sociales, capital social.

Abstract

Trade globalisation and open boundaries are two major factors in the spectacular growth of the number of internationally mobile students since the beginning of the 21st century. Because of the significant social valorisation of studying abroad, numerous international students decide to go abroad with the objective of upward mobility. However, because of international socio-economic disparities and the restrictive policies of host countries, there are inequalities in access to international mobility for studies and to the social capital which it permits students to acquire.

Keywords: Distance, international mobility for studies, social inequalities, social capital.

La mobilité géographique permet de se soustraire à la contrainte spatiale qu'est la distance. Le potentiel des individus à se mouvoir dans l'espace et à dominer la distance grâce aux vitesses de plus en plus grandes des moyens de transports est une évidence du pouvoir humain d'émancipation, de sa capacité à se libérer. Qu'en est-il du potentiel des individus à s'affranchir des contraintes sociales? Dans un contexte de mondialisation économique, la mobilité internationale pour études est de plus en plus présente et valorisée par les sociétés. Franchir des distances et traverser les frontières pour aller étudier dans un pays étranger sont susceptibles de faciliter l'insertion professionnelle et la promotion sociale de ces étudiants. La mobilité internationale pour études peut-elle alors participer à la mobilité sociale des individus ou est-elle productrice de nouvelles inégalités?

La première partie de cet article est une présentation générale de la mobilité internationale pour études à partir de la description des flux

mondiaux étudiants. Puis l'analyse de l'origine géographique des étudiants internationaux présents en Bretagne témoignera de l'hétérogénéité de ce groupe et de la diversité des distances qui séparent ces étudiants du pays d'accueil, qu'elles soient spatiales, sociales ou culturelles. Dans une seconde partie, il s'agira d'expliquer dans quelle mesure franchir des distances peut permettre de s'affranchir des contraintes sociales; en d'autres termes, en quoi la mobilité internationale peut-elle être source de mobilité sociale? Enfin, nous verrons que les inégalités d'accès à la mobilité internationale pour études viennent nuancer l'impact de ce type de mobilité spatiale sur l'émancipation sociale des individus.

Les données sur lesquelles se fonde cette réflexion¹ sont issues de mes travaux de thèse de géographie sociale sur «les mobilités et les expériences territoriales des étudiants internationaux en Bretagne»². Pour appréhender les mobilités spatiales de ces étudiants, nous avons choisi d'articuler enquête quantitative et enquête qualitative. Les questions posées traitent du contexte de leur migration, de leurs conditions de vie, de leurs études, de leurs relations sociales et de leurs pratiques spatiales. Plus de 500 questionnaires ont pu être collectés, saisis et analysés, ce qui représente au total environ 10 % de la population-mère. À l'analyse statistique issue de cette étude s'ajoutent des entretiens semi-directifs menés auprès d'une trentaine d'étudiants internationaux et d'une quinzaine d'acteurs concernés par leur accueil.

Franchir des distances pour partir étudier à l'étranger

Les étudiants sont de plus en plus nombreux à faire l'expérience d'un séjour d'études à l'étranger. Cependant, selon l'origine géographique, ils sont plus ou moins mobiles. D'où viennent les étudiants en mobilité internationale et où vont-ils étudier? Quelles distances parcourent-ils pour pouvoir étudier à l'étranger?

Les flux mondiaux étudiants

Le nombre d'étudiants en mobilité internationale connaît une très forte augmentation depuis le début du XXI^e siècle³. En 2005, 2,73 millions d'étudiants sont scolarisés dans l'enseignement supérieur d'un pays

1. Cet article présente une synthèse des productions déjà réalisées, publiées ou en cours de publication (articles et communications).

2. L'enquête présentée ici a été réalisée dans le cadre d'une thèse financée par la région Bretagne.

3. Nous privilégierons les expressions «étudiants internationaux» et «étudiants en mobilité internationale» plutôt que celle d'étudiants étrangers, dénomination certes plus commune, mais qui a le désavantage de faire l'amalgame entre deux groupes sociaux très différents : les étudiants de nationalité étrangère véritablement en mobilité et ceux en résidence permanente dans le pays d'accueil.

dont ils ne sont pas ressortissants, contre 1,75 millions six ans plus tôt, ce qui représente une augmentation de 56 % depuis 1999⁴.

Les flux étudiants se concentrent surtout vers l'Europe de l'Ouest et l'Amérique du Nord. Seulement six pays accueillent près de 70 % des étudiants en mobilité dans le monde : les États-Unis (23 %), le Royaume-Uni (12 %), l'Allemagne (11 %), la France (10 %), l'Australie (7 %) et le Japon (5 %).

Comme pour les migrations de travail, les flux étudiants s'inscrivent dans des rapports inégalitaires entre les pays du Nord et les pays du Sud. Huit étudiants en mobilité internationale sur dix vont étudier dans un pays membre de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE)⁵ et six sur dix sont originaires des pays en développement. Les étudiants originaires des pays industrialisés restent dans les pays du Nord : 97 % des étudiants internationaux originaires des pays développés étudient dans un environnement social, économique et culturel identique ou très proche de leur société d'origine. Les étudiants originaires des pays du Sud sont donc ceux qui font l'expérience des distances géographique et culturelle les plus longues.

Si l'on observe les pays de départ, il apparaît que l'Afrique subsaharienne constitue la région où le taux de mobilité des étudiants est le plus fort. Dans cette partie du monde, un étudiant sur seize est à l'étranger, ce qui représente environ trois fois la moyenne mondiale. Les pays connaissant les taux de mobilité les plus importants sont le Luxembourg (204 %⁶), les Comores (149 %), Djibouti (130 %), Chypre (112 %), le Botswana (87 %) et la Namibie (65 %).

En nombres absolus, les étudiants internationaux les plus nombreux sont originaires du continent asiatique : ils sont plus d'un million, soit 40 % du total des étudiants mobiles. Loin derrière arrivent les étudiants d'Europe de l'Ouest (383 932 ou 14 %). Avec 14,5 % du total des étudiants mobiles, la Chine est le plus important pays d'origine suivi par l'Inde, la République de Corée, le Japon et l'Allemagne.

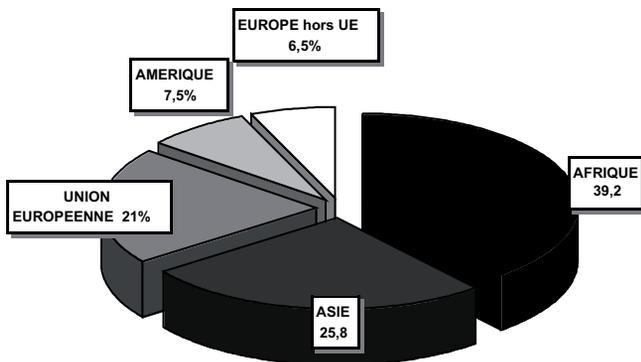
4. Source : Unesco et OCDE.

5. Membres de l'OCDE : Australie, Autriche, Canada, Danemark, Finlande, France, Allemagne, Grèce, Islande, Irlande, Italie, Japon, Corée, Luxembourg, Mexique, Pays-Bas, Nouvelle-Zélande, Norvège, Pologne, Espagne, Suède, Suisse, Royaume-Uni, Belgique, République tchèque, Hongrie, Portugal, République slovaque, Turquie.

6. Concernant le taux de mobilité, les pourcentages supérieurs à 100 % signifient qu'il y a plus d'étudiants à l'étranger que dans le pays d'origine. Dans le choix des exemples, nous n'avons pas pris les pays ayant très peu d'étudiants et qui, à l'exemple des îles, envoient quasiment l'intégralité de leurs effectifs à l'étranger. Pour les pays retenus, le nombre minimum d'étudiants à l'étranger est de 2000.

Quelles distances parcourues ? L'origine géographique des étudiants internationaux présents en Bretagne

Il y a environ 5 000 étudiants internationaux inscrits dans les établissements d'enseignement supérieur en Bretagne (Terrier et Séchet, 2007). La représentation des continents est assez similaire entre l'échelle de la Bretagne et celle de la France (figure 1). Quatre étudiants internationaux sur dix présents en Bretagne sont originaires du continent africain. L'Europe est le second continent le mieux représenté : environ trois étudiants étrangers sur dix sont européens. En moyenne, sur ces trois étudiants européens, deux sont originaires d'un pays de l'Union européenne. Les étudiants étrangers mobiles originaires du continent asiatique sont aussi nombreux que les étudiants étrangers européens. La Chine, l'Afrique francophone, et l'Europe de l'Ouest sont les parties du monde les mieux représentées. En terme de nationalité, les étudiants originaires de Chine sont les plus nombreux : trois étudiants étrangers sur vingt sont chinois. Ils ont dépassé les étudiants marocains depuis 2006.



Source: Direction des études et de la prospective (DEP).
Réalisation: Eugénie Terrier (RESO, 2008).

Figure 1 :
Continent d'origine des étudiants internationaux en Bretagne (universités, 2006)

La distance en tant que contrainte

L'analyse de l'origine géographique des étudiants en mobilité internationale présents en Bretagne montre que l'expression englobante « étudiants internationaux » désigne en réalité une population très hétérogène.

Le fait que les distances parcourues par les étudiants internationaux sont très variables a différentes conséquences sur le déroulement du séjour. Plus la distance est grande entre le pays de départ et le pays

d'arrivée, plus le voyage est coûteux, ce qui peut aboutir à la limitation des visites à la famille et donc à plus de souffrance due à la séparation. Ceci est d'autant plus vrai pour les étudiants qui restent plusieurs années loin de chez eux. L'enquête montre que pour plus de 60 % des étudiants africains le séjour dure plus de deux années (dont 30 % plus de quatre années), alors que pour la majorité des étudiants de l'Union européenne (68 %), le séjour en France dure une année ou un semestre seulement. Nous pouvons faire l'hypothèse que l'éloignement du pays d'origine n'est pas vécu de la même façon par ces deux catégories d'étudiants. Babacar, étudiant sénégalais, n'a pas vu ses parents depuis plus de deux ans ; l'évocation de sa mère pendant l'entretien l'a plongé dans une profonde tristesse. Pour ceux qui restent plusieurs années, la distance qui les sépare de leur famille se mesure en kilomètres et en nombre de mois. La mobilité spatiale a ses avantages, mais elle est aussi porteuse de souffrance pour les individus qui doivent supporter l'éloignement des proches, qui plus est quand la séparation est longue. Kaoutar, étudiante marocaine, nous fait part de ce mal-être :

« c'est dur [...] moi en fait je suis vraiment très attachée à ma petite famille, très attachée à ma sœur... j'ai une sœur et deux frères, mais beaucoup plus avec ma sœur, on a trois ans de différence d'âge et on n'a jamais été éloignées, alors ça a été vraiment très très dur au début... jusqu'à maintenant, il suffit que je voie ma mère dans la webcam pour que je commence à pleurer et ça fait vraiment bizarre, et ça c'est trop dur aussi ».

Asmae, également Marocaine, exprime la même difficulté :

« C'est la seule chose qui me manque ici, c'est la famille, parce que je suis toute seule ici... c'est difficile ».

En outre, franchir des distances géographiques ne signifie pas se soustraire à toutes les distances, qu'elles soient sociales ou culturelles. Bien au contraire, la distance à son pays d'origine peut même renforcer les distances sociales : les personnes aisées dans un pays donné se retrouvent souvent socialement déclassés une fois qu'elles ont immigré dans un pays plus riche⁷. Dans un monde socialement inégalitaire, les écarts de niveaux de vie posent de véritables problèmes pour les étudiants issus des pays les plus pauvres. Pour la moitié des étudiants africains et des étudiants des pays européens hors UE, les difficultés financières représenteraient la principale barrière susceptible de freiner la réussite de leurs études. De nombreux étudiants africains sont confrontés à des situations de précarité et sont dans l'obligation de faire appel à l'aide sociale du centre régional des œuvres universitaires et scolaires (CROUS). Les étudiants

7. La proximité de la distance rend cette distance plus grande... La relativité de la distance fait que la mise en présence de deux sujets socialement très éloignés fait paraître cette distance sociale encore plus grande.

originaires des pays du Sud sont rarement boursiers, ce qui les oblige généralement à demander une aide financière à leurs parents. Or, au vu des inégalités de niveaux de vie entre les pays d'accueil et les pays d'origine, cette aide peut devenir un véritable sacrifice pour la famille. C'est le cas pour Mohamad, étudiant libanais, dont le père a dû vendre de la terre pour financer la fin du séjour de son fils. Mamadou, étudiant mauritanien analyse ce décalage de niveaux de vie entre son pays d'origine et la France :

«la famille a puisé l'économie de la famille, c'est pour toi ça, tu n'es pas le seul enfant de la famille, vous êtes nombreux. Il fallait... voilà... moi je me suis dit quand on me donne 100 euros, 100 euros c'est presque le salaire d'un fonctionnaire... voilà... le Smic en Mauritanie et ça, ça peut nourrir ma famille au moins 20 jours quoi, 15 à 20 jours, donc on te donne ça à toi seul, c'est pas raisonnable.»

D'après l'enquête, 51 % des étudiants africains parlent de difficultés financières contre 12 % des étudiants d'Amérique du Nord et 30 % des étudiants de l'Union européenne. Les situations de précarité sont plus fréquentes parmi les étudiants africains : voici l'exemple de Babacar, étudiant sénégalais, qui nous dit :

«Rien n'est facile dans la vie. Rien n'est facile. Parce que, des fois, c'est chaud aussi. Des fois, tu mets ta carte bancaire et ça fonctionne pas. Tu devais manger tu ne peux pas. T'as besoin de quelque chose, tu peux pas te le payer. Il faut être psychologiquement prêt».

Par ailleurs, la diversité des origines géographiques induit aussi une variabilité de la distance culturelle entre pays de départ et d'arrivée qui provoque de plus ou moins grandes difficultés d'adaptation. Les étudiants occidentaux rencontrent peu de difficultés pour s'adapter au mode de vie français, alors que c'est plus compliqué pour ceux qui arrivent d'autres aires culturelles. Kaoutar explique ces difficultés d'adaptation :

«je sais pas, j'arrive pas à m'adapter... je sais pas, je trouve que c'est une culture complètement différente par rapport à la nôtre, il y a de très très grands avantages euh... c'est très très bon aussi au niveau des lois et tout, vraiment on se sent vraiment dans un pays développé, mais par contre, je sais pas, il y a toujours le manque de l'origine».

Malgré ces inconvénients de la mobilité internationale, beaucoup d'étudiants décident de partir étudier à l'étranger. Le fait que la mobilité internationale pour études puisse représenter un moyen d'émancipation sociale explique en grande partie les motivations de ces candidats au départ. Quand franchir des distances permet de s'affranchir des contraintes sociales...

Mobilité internationale pour études et émancipation sociale

L'émancipation familiale grâce au séjour d'étude à l'étranger

Partir étudier à l'étranger implique que l'étudiant se sépare de sa famille, de ses parents. La distance spatiale rend alors possible l'émancipation familiale du jeune étudiant qui expérimente une nouvelle liberté, mais aussi le revers de cette prise d'indépendance : la responsabilisation. Ce degré d'indépendance est supérieur à celui des étudiants français, du fait d'une plus grande distance de la famille. Plus les parents sont loin, plus leur marge de manœuvre pour intervenir en cas de difficulté est mince.

Les étudiants occidentaux, dont la durée du séjour est moins longue que pour les étudiants du Sud, ont une vision plutôt positive de cette nouvelle indépendance. La volonté de partir étudier à l'étranger est même souvent liée à ce désir d'émancipation. Alex, étudiant espagnol, explique que l'une de ses premières motivations était de quitter ses parents chez qui il habitait. Il explique que ses horaires ne correspondaient plus à ceux de ses parents, qu'il ne pouvait pas rentrer tard avec des copains car cela faisait du bruit, etc. «Je devais commencer à savoir comment m'émanciper». Pour répondre à la question sur les apports du séjour à l'étranger, Alex dit :

«J'ai trouvé un peu tout ce qui me manquait, c'est-à-dire la liberté et son prix [...]. C'est à toi de t'organiser, c'est plus à tes parents de te dire ce que tu dois faire ou ce que tu ne dois pas faire.»

Nous retrouvons aussi ce désir d'indépendance chez Angela, également espagnole :

«Moi je l'ai fait pour ça, pour apprendre le français... et puis pour changer d'habitude. J'ai toujours habité chez mes parents, j'ai voulu changer un petit peu.»

Florian, étudiant allemand, présente cette liberté comme une conséquence positive de sa mobilité :

«Personnellement, peut-être je suis... ha oui ! Peut-être encore plus indépendant maintenant, puisque je peux mieux vivre seul, je peux m'organiser avec ma vie bien sûr, ça, ça montre la confiance de soi.»

Par ailleurs, certains étudiants issus de cultures où les femmes sont chargées des tâches domestiques se retrouvent à devoir dépasser ce partage sexué des tâches, une fois dans le pays d'accueil :

«Ce qui est bien, c'est que tu apprends en fait à être autonome parce que tu es tout seul donc tu dois... quand tu es tout seul, tu dois faire les courses tout seul, tu dois t'occuper de pas mal de choses tout seul. C'est pas pareil quand tu es en famille, avec ta mère qui prépare à manger...»

donc ça c'est bien, c'est une bonne expérience [...] t'apprends à cuisiner aussi» (Tejeddine, étudiant tunisien).

Cette distance de la famille est considérée plus négativement par les étudiants qui rencontrent davantage de difficultés et dont le séjour à l'étranger est plus long. Abdoul, étudiant ivoirien, dans sa réponse à la question sur les apports du séjour, explique que l'autonomie peut parfois être très difficile à vivre :

«Être responsable, avoir les pieds sur terre [...], ne pas avoir le couvert des parents [...], surtout des responsabilités dans la vie de tous les jours, des problèmes au quotidien, c'est-à-dire... il y a par exemple l'été faut chercher un boulot, chercher pour y aller, chercher comment y aller, c'est pas pareil que quelqu'un qui a de la famille dans le coin, qui sait sur quoi se reposer.»

Nabil, étudiant marocain raconte aussi ses difficultés à vivre seul :

«C'est pas évident de vivre seul, faire tout ce qu'il faut faire... quand on vit avant avec les parents... maintenant on est seul, il faut tout faire seul.»

Mobilité internationale pour études et ascension sociale

Toutes provenances confondues, les étudiants voient dans la mobilité internationale pour études un moteur de l'ascension sociale. Quelle que soit la société d'origine, le séjour d'études à l'étranger est fortement valorisé, même si ce n'est pas toujours pour les mêmes raisons selon le pays où l'on se trouve. De plus, malgré cette idée commune, la mobilité internationale pour études ne représente pas la même signification ni les mêmes enjeux pour tous ces étudiants.

Les étudiants issus des pays occidentaux et des pays émergents ont souvent conscience que leur expérience à l'étranger sera reconnue par les employeurs dans le contexte actuel de la mondialisation de l'économie. C'est pourquoi ils affirment que parler une ou plusieurs langues étrangères est important, et c'est d'ailleurs pour cette motivation que la majorité des étudiants occidentaux font le choix du départ⁸. C'est aussi le cas de Xiao, étudiante chinoise à Rennes, qui a décidé d'étudier à l'étranger pour «trouver plus facilement un travail dans son pays». Elle raconte que la Chine, du fait de ses rapports commerciaux avec la France, a besoin de Chinois qui savent parler le français. Au-delà de la langue, il est souvent reconnu par les entreprises intégrées au marché économique mondial que la mobilité internationale pour études permet d'acquérir

8. Pour les étudiants d'Amérique du Nord et d'Europe, les trois principales raisons de départ citées sont la maîtrise de la langue française, la découverte d'un autre pays et la rencontre de nouveaux amis. La migration internationale pour études de ces étudiants correspond plutôt à un séjour linguistique et de découvertes culturelles de courte durée (un semestre ou une année pour les étudiants en programme d'échange).

des compétences recherchées telles que la flexibilité, l'ouverture d'esprit et l'adaptation à l'interculturalité.

Par ailleurs, pour les Chinois, le choix de partir est généralement lié au prestige du diplôme étranger occidental et à l'accès difficile à l'université chinoise. J.L. Waters, géographe britannique, a analysé les stratégies d'ascension sociale chez les familles chinoises de Hong Kong issues des classes moyennes (Waters, 2006). Elle montre comment ces dernières essaient de s'affranchir d'une certaine reproduction sociale en envoyant leur enfant étudier à l'étranger et comment les « *overseas credentials* », c'est-à-dire la plus-value acquise grâce aux études à l'étranger (compétences en lien avec la mobilité internationale, capital culturel et relationnel) peuvent être transformés en capital économique dans la mesure où tous les étudiants mobiles de son enquête ont trouvé du travail dès leur retour.

En ce qui concerne les étudiants issus des pays du Sud, et particulièrement d'Afrique, la première raison qui explique la forte mobilité des étudiants de cette région du monde est le manque de formations universitaires dans le pays d'origine. Les lacunes du système universitaire de ces pays comme le manque de filières spécialisées, les infrastructures surchargées (amphithéâtres, logements étudiants) et les grèves à répétition poussent ces étudiants à partir à l'étranger. La migration internationale devient dès lors une nécessité plus qu'un choix pour ceux qui désirent continuer les études. Ces étudiants partent à l'étranger dans une réelle stratégie de promotion sociale dans le but d'obtenir des diplômes susceptibles d'ouvrir des perspectives professionnelles dans le pays d'origine ou ailleurs. L'Occident symbolise alors une sorte d'« Eldorado » pour ceux qui sont à la quête de diplômes en vue d'une ascension sociale.

Mobilité internationale et capitalisation de ressources sociales

La mobilité internationale pour études permet à l'étudiant de vivre de nouvelles expériences qui viennent enrichir son capital social. Les savoirs et savoir-faire accumulés constituent du capital culturel et le nouveau réseau de connaissances, du capital relationnel.

Parcourir des distances signifie arriver dans des lieux souvent inconnus. Étudier à l'étranger implique alors d'apprendre à connaître et de s'approprier de nouveaux lieux, de nouvelles villes. L'étudiant international se familiarise dans un premier temps avec sa ville d'accueil. Il arrive même que les étudiants étrangers connaissent mieux leur ville que les étudiants français. M.-L. Félonneau (1997) le constate dans son étude concernant l'appropriation des espaces chez les étudiants⁹:

9. Mesure de l'appropriation spatiale à partir de la technique des cartes mentales.

Hormis les natifs de Bordeaux, ce sont les étudiants étrangers qui sont les plus performants en ce qui concerne le nombre d'éléments-repères cités dans la ville. On peut probablement lier la bonne capacité de repérage et de mémorisation des étrangers à leur expérience urbaine spécifique. En effet, le plus souvent dépourvus de moyens de transport personnels, ils demeurent à Bordeaux non seulement pendant la période des cours, mais aussi pendant les week-ends et les vacances¹⁰.

Par ailleurs, les étudiants internationaux profitent souvent de leur séjour à l'étranger pour découvrir leur région ou leur pays d'accueil¹¹. En ce qui concerne les étudiants étrangers en Bretagne, les lieux visités sont à la fois des sites touristiques, des villes françaises mais aussi des villes d'autres pays européens. Ainsi, Paola, étudiante colombienne de Rennes, a visité Saint-Malo, le Mont-Saint-Michel, Dinard, Dinan, Vannes, Lorient, Brest, Fougères, Carnac, Paris, Barcelone et Bruxelles. De tous ces lieux investis découlent des savoirs d'ordre géographique sur la situation des villes, la localisation de leurs fonctions, leurs plans de transport, leurs paysages, etc. En outre, le séjour d'études à l'étranger constitue un bon moyen de mieux connaître certaines caractéristiques du pays où l'on étudie, telles que le fonctionnement du système politique, les modes de vie, le système d'enseignement supérieur et l'économie, autant de savoirs qui viennent s'ajouter au capital culturel de l'étudiant.

Le séjour d'études à l'étranger s'apparente également à un véritable apprentissage de la mobilité internationale en apprenant aux étudiants à maîtriser certains codes comme prendre l'avion ou le train, s'orienter dans les lieux inconnus, etc., un panel de compétences réutilisables dans des situations similaires. M. Stock, dans son étude sur les touristes, nomme ces savoir-faire liés à la pratique des lieux les «compétences géographiques» (Stock, 2006). La mobilité internationale, en tant qu'expérience, permet donc d'accumuler des savoirs et des savoir-faire sur les lieux, connaissances et compétences que les individus peuvent réutiliser pour s'appropriier d'autres lieux¹².

Se mettre à distance de son pays d'origine est aussi l'occasion de faire l'expérience de l'interculturalité, en apprenant à comprendre les différences culturelles, l'altérité, ainsi que sa propre différence, son identité. La majorité des étudiants internationaux (70 %) fréquente des personnes d'une nationalité différente de la leur et pour 40 % d'entre eux,

10. Page 194.

11. Environ 80 % des étudiants étrangers disent profiter de leur séjour en Bretagne pour faire des visites et voyager et 30 % d'entre eux le font d'une à plusieurs fois par mois.

12. C'est ce que Jacques Lévy désigne par le terme de «capital spatial». Pour notre étude et à l'instar du géographe Vincent Veschambre, nous préférons parler de «dimension spatiale du capital social». Cf. TERRIER Eugénie, «Mobilité spatiale : moteur de l'ascension sociale ou catalyseur de la hiérarchisation des sociétés? Le cas des étudiants en mobilité internationale», colloque international *Espaces hérités, espaces enjeux, Appropriations, (Dé)valorisations, Catégorisations*, Caen, 8 au 10 novembre 2007, actes à paraître en 2009.

ces relations sont de diverses origines nationales. La distance spatiale à la société d'origine implique ici la proximité de personnes culturellement éloignées. Cependant, faisant tous l'expérience de la mobilité internationale pour études, ce point commun participe au rapprochement de ces personnes et à une meilleure compréhension mutuelle des différences. Les rencontres avec des personnes de nationalités différentes lors de ces séjours peuvent aussi se transformer en un capital relationnel non négligeable dans le sens où ces nouveaux amis peuvent représenter de nouveaux points d'attache dans différents pays du monde en prévision de mobilités futures.

La mobilité internationale permet donc à l'individu de capitaliser des ressources. Faire des études à l'étranger constitue une stratégie dans l'optique de la réussite et d'une certaine promotion sociale. Se mettre à distance de son lieu d'origine peut signifier alors se mettre à distance de son origine sociale dans le sens où l'étudiant, du fait de sa mobilité internationale, accroît son capital social. Cependant, tous les individus ne font pas l'expérience de la mobilité internationale et tous les étudiants ne partent pas étudier à l'étranger. Il n'existe pas de totale liberté dans l'accès à la migration pour études.

Pouvoir franchir les distances : un accès inégal à la mobilité internationale pour études

Inégalités sociales et études à l'étranger

Les étudiants issus des pays du Nord partent avec un net avantage étant donné que la majorité d'entre eux a déjà fait l'expérience de la mobilité internationale avant leur séjour d'études à l'étranger. En effet, d'après notre enquête, 94 % des étudiants issus de l'Union européenne et 82 % des étudiants d'Amérique du Nord ont déjà voyagé à l'étranger, contre seulement la moitié des étudiants africains et le tiers des étudiants asiatiques. Les étudiants du Nord ont donc souvent déjà une expérience de la distance et de la mobilité internationale, ce qui facilite leur adaptation pendant le séjour d'études. Les différences économiques et culturelles entre ces différentes régions du monde expliquent en partie ces disparités. De plus, les politiques actuelles sur la réglementation de la circulation internationale des personnes, et particulièrement les politiques d'immigration restrictives envers ceux issus des pays en développement, font que la capacité de traverser les frontières n'est pas accessible pour tous¹³.

13. Dans une étude très intéressante, E. Neumayer (2006) explique ces disparités et montre comment les États utilisent les visas pour gérer ce difficile paradoxe entre ouverture économique des frontières et contrôle de l'immigration : « ce système implique un accès fortement inégal à la mobilité internationale, ce qui renforce les inégalités et disparités existant entre pays riches et pays pauvres du monde ».

Par ailleurs, il est plus coûteux de financer un séjour d'études à l'étranger pour un étudiant originaire d'un pays en développement que pour un étudiant issu d'un pays du Nord, du fait d'une durée plus longue du séjour et aussi à cause des inégalités de niveaux de vie entre pays de départ et pays d'accueil. Ceci est d'autant plus vrai qu'il existe très peu de programmes d'échanges ou de bourses pour les étudiants des pays du Sud.

Enfin, au delà des inégalités économiques entre pays du monde, la mobilité internationale pour études n'est souvent réservée qu'aux familles les plus aisées. L'analyse de l'origine sociale des étudiants étrangers montre une large prédominance des emplois hautement qualifiés¹⁴ : 42 % des étudiants étrangers de notre enquête sont issus d'une famille dont le père est cadre, alors que seulement 4 % et 3 % des étudiants étrangers sont respectivement enfants d'employé et d'ouvrier.

Le lien entre capital économique et mobilité internationale peut cependant être relativisé par le fait que, malgré d'importants écarts de niveau de vie, les étudiants des pays du Sud sont très nombreux à aller étudier à l'étranger, notamment vers les pays du Nord. Comment cette mobilité est-elle alors rendue possible ?

Une alternative ? La mobilisation des réseaux à distance

Contre le manque de moyens financiers, les étudiants internationaux issus des pays les plus pauvres ont recours à une autre forme de ressources : le capital relationnel. Dès le début de la mise en place du projet de migration pour études, le réseau social, familial ou amical, présent dans le pays d'accueil est mobilisé, contacté depuis le pays d'origine. C'est le cas des étudiants africains qui ont souvent un membre de la famille présent en France en lien avec l'histoire de l'immigration de ce pays¹⁵. La présence de relations en France constitue d'ailleurs souvent un déclencheur du projet de départ. En effet, au sein des cultures qui prônent la solidarité entre membres de la même communauté, le parent qui habite en France est considéré comme un facilitateur de l'arrivée et de l'intégration de l'étudiant. Il peut alors accueillir l'étudiant à l'aéroport ou à la gare, le loger pendant les premiers jours, l'accompagner dans les démarches administratives (inscription, visa, etc.), lui prêter de l'argent en cas d'urgence, etc. Le choix de la France comme pays de destination pour ces étudiants est d'ailleurs étroitement lié à la présence d'une connaissance dans ce pays. Les prises de contact se font très souvent avant le départ, par téléphone ou

14. En raison des différences de classements socioprofessionnels entre les pays du monde, nous demandions aux étudiants dans une question ouverte du questionnaire de préciser les métiers de leurs parents; nous avons ensuite recodé les réponses selon l'échelle française des catégories socio-professionnelles (CSP). De plus, sachant que l'adéquation entre professions et niveaux de vie sont très différentes d'un pays à un autre, nous devons lire ces résultats avec précaution.

15. 60 % des étudiants africains ont un membre de leur famille en France contre 12 % des étudiants de l'Union européenne et 20 % des étudiants asiatiques.

Internet, et la pression sociale oblige les étudiants africains à assister les candidats au départ. En effet, le revers de la médaille de cette solidarité peut parfois représenter une contrainte sociale lourde pour l'étudiant.

Malgré la distance géographique, de nombreux étudiants ressentent une pression sociale et familiale très forte qui les motive ou pèse sur eux au quotidien. La pression sur l'étudiant est d'autant plus importante que l'investissement financier de la famille est élevé. De nombreuses personnes dans l'entourage familial (oncles, cousins...) et même au sein de la communauté villageoise participent au financement du séjour d'études. Cette mobilisation collective est à mettre en lien avec l'image fortement valorisée des études en France au sein de ces sociétés. Mamadou explique la survalorisation de cette migration pour études et la pression qui en découle :

«Je sais que quand on t'envoie à l'étranger, on te dit pas ça, mais bon, on te dit c'est quoi le contrat. C'est quoi? C'est un contrat: on te donne l'argent, toi tu vas partir, on te demande de rembourser ce qu'on t'a donné, mais toi, arrivé là-bas, tu vas faire ce que tu dois faire, tu vas éventuellement travailler et puis après euh, comment dire subvenir à certains besoins de la famille, en gros, c'est le petit contrat, on va jamais te dire de le faire mais c'est... comment dire?... on le pense tellement fort que toi tu l'entends et tu le comprends.»

Ce capital relationnel constitue donc une ressource prépondérante pour les étudiants des pays du Sud qui, en facilitant leur arrivée et leur séjour, représente une alternative efficace au manque de capital économique. Cependant, malgré ces tactiques, les inégalités d'accès à la mobilité internationale pour études demeurent à cause des politiques d'accueil discriminantes.

Mise à distance des étudiants du Sud

Depuis le début des années 1990, les échanges universitaires internationaux s'inscrivent de plus en plus dans ce que l'on appelle le marché mondial de l'éducation. Cette conception des mobilités étudiantes, à l'instar des échanges commerciaux et économiques, restreint les relations internationales aux frontières des pays occidentaux et des pays émergents. Les logiques de coopération Nord-Sud, de rayonnement international et de solidarité qui ont longtemps prévalu en matière d'accueil des étudiants internationaux, laissent la place à une vision qui met en avant l'équivalence des valeurs, la réciprocité des échanges et la compétitivité. Ainsi, la création des programmes d'échange se situe prioritairement entre les pays du Nord¹⁶. En revanche, l'Afrique, du fait de

16. Nommons le programme Erasmus créé en 1987 afin d'encourager la mobilité des étudiants européens dans l'optique de renforcer la construction de l'Union européenne. Le programme CREPUQ vise à inciter la mobilité des étudiants québécois et français et le programme ISEP, les échanges entre étudiants originaires des États-Unis et étudiants français.

la défaillance de son enseignement supérieur, ne peut répondre à ce critère de «réciprocité des avantages», et, de fait, se trouve exclue des nouvelles dispositions concernant les échanges universitaires. Par conséquent, les étudiants africains arrivent pour la grande majorité à titre individuel, sans encadrement ni aide financière¹⁷ alors que les étudiants en programme d'échange voient leur séjour largement facilité par un ensemble d'avantages.

Depuis 2003, en France, la politique de l'immigration choisie réaffirme le choix de privilégier l'arrivée des étudiants étrangers dans le cadre de programmes d'échanges internationaux¹⁸. Les critères d'attribution des visas «étudiant» et des bourses ont été précisés afin de répondre aux objectifs qualitatifs d'une politique d'accueil visant à sélectionner les étudiants étrangers en fonction des besoins et des intérêts économiques de la France. Des zones géographiques prioritaires ont été définies : les pays scientifiquement et technologiquement développés, les pays émergents, notamment d'Asie (Chine, Inde) et d'Amérique latine (Brésil, Mexique) et les nouveaux pays de l'Union européenne. Cette politique de sélection des étudiants étrangers a entraîné un ralentissement de l'accroissement des effectifs, particulièrement des étudiants originaires du continent africain. En effet, l'Afrique qui n'est pas comme la Chine un pays émergent à fort potentiel de développement économique, avec lequel chaque pays souhaite développer des liens commerciaux étroits, ne fait pas partie des zones géographiques privilégiées.

Conclusion

L'accroissement de la mobilité spatiale des individus est la preuve de la capacité humaine à pouvoir s'affranchir de cette contrainte spatiale qu'est la distance. Désormais, au regard de l'organisation actuelle des territoires, la mobilité spatiale devient une nécessité pour accéder à un certain nombre de ressources sociales qui sont éloignées du lieu de résidence de l'individu. C'est pourquoi, à une échelle inter- ou intrarégionale, de nombreux étudiants sont dans l'obligation d'être mobiles pour pouvoir accéder à la formation supérieure présente seulement dans les grandes villes. Nous observons les mêmes mouvements centre-périphérie à l'échelle internationale à l'exemple des étudiants africains qui viennent chercher des diplômes en France. De même, la mobilité spatiale permet aux étudiants internationaux d'acquérir un ensemble d'expériences et de connaissances reconnues sur le marché mondial de l'emploi,

17. Selon notre enquête : 77 % des étudiants issus des pays de l'Union européenne sont encadrés par un programme d'échange contre 7 % d'étudiant africains.

18. Loi du 26 novembre 2003 relative à la maîtrise de l'immigration, au séjour des étrangers en France et à la nationalité et loi du 24 juillet 2006 relative à l'immigration et à l'intégration.

ainsi qu'un certain prestige du fait de la forte valorisation sociale des études à l'étranger. Ainsi, en donnant la possibilité d'enrichir le capital social des individus, la mobilité internationale pour études facilite leur insertion professionnelle et leur ascension sociale dans le pays d'origine. Cependant, cette mobilité sociale en lien avec la mobilité internationale pour études est encore très limitée par les inégalités d'accès aux études à l'étranger, ce qui montre à quel point il faut rester vigilant face aux discours louant les capacités de l'individu à s'abstraire du moule social. Serait-il alors plus difficile de s'affranchir de la contrainte sociale que de la contrainte spatiale?

Bibliographie

- BAUMARD (Marilyne), «Un marché mondial des étudiants», *Le Monde de l'éducation*, janvier 2005, p. 51.
- BOURDIEU (Pierre), «Les trois États du capital culturel», *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 30, 1979, p. 3-6.
- CLAEYS (Alain), *L'accueil des étudiants étrangers en France: enjeu commercial ou priorité éducative?*, rapport d'information n° 1806, Assemblée Nationale, 1999.
- CERIANI (Georgia), KNAFOU (Rémy), STOCK (Mathis), «Les compétences cachées du touriste», «Voyages, migration, mobilité», dossier, *Sciences humaines*, n° 145, janvier 2004.
- FÉLONNEAU (Marie Line), *L'étudiant dans la ville*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- GAVAND (Karine), «Quand la formation universitaire se fait enjeu commercial: le cas des étudiants d'Afrique noire francophone», in JOYEUX (Ludovic), *Quand l'altérité se fait en-jeux*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 57-104.
- KNAFOU (Rémy), *La planète «nomade», les mobilités géographiques aujourd'hui*, Paris, Belin, 1998.
- LATRECHE (Alain), «Les migrations étudiantes de par le monde», *Hommes et Migrations*, n° 1233, 2001, p. 13-27.
- LÉVY (Jacques), LUSSAULT (Michel), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003.
- MONTULET (Bertrand), KAUFMANN (Vincent), *Mobilités, fluidités, libertés?*, Bruxelles, Publications des facultés universitaires de Saint-Louis, 2004.
- MURPHY-LEJEUNE (Elisabeth), *L'étudiant européen voyageur, un nouvel «étranger»*, *Aspects de l'adaptation interculturelle des étudiants européens*, thèse de doctorat, Université de Nancy II, 1998.
- NEUMAYER (Eric), «Unequal access to foreign spaces: how states use visa restrictions to regulate mobility in a globalized world», *Institute of British Geographers*, 2006, p. 72-84.
- OFFICE DE DÉVELOPPEMENT ET DE COOPÉRATION ÉCONOMIQUES (OCDE), *Regard sur l'éducation*, 2007.
- OPPER (Susan), TEICHLER (Ulrich), CARLSON (Jerry), «Impacts of study abroad programmes on students and graduates», *Higher Education Policy*, series II, vol. II, 1990.
- RIPOLL (Fabrice), VESCHAMBRE (Vincent), «Sur la dimension spatiale des inégalités: contribution aux débats sur la "mobilité" et le "capital spatial"», in JEAN (Y.),

- ARLAUD (S.), ROYOUX D. (dir.), *Rural-urbain : nouveaux liens, nouvelles frontières*, Rennes, PUR, 2005.
- STOCK (Mathis), «L'hypothèse de l'habiter polytopique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles», <www.espacestems.net>, février 2006.
- SZTANKE (Michael), «Pékin-Paris : l'étudiant chinois est-il une marchandise?», *Hommes et migrations*, n° 1254, mars-avril 2005, p. 74-81.
- TERRIER (Eugénie), «Mobilité spatiale : moteur de l'ascension sociale ou catalyseur de la hiérarchisation des sociétés? Le cas des étudiants en mobilité internationale», colloque international *Espaces hérités, espaces enjeux, Appropriations, (Dé)valorisations, Catégorisations*, Caen, 8 au 10 novembre 2007, actes à paraître en 2009.
- , SÉCHET (Raymonde), «Les étudiants étrangers : entre difficultés de la mesure et mesures restrictives. Une application à la Bretagne», *Norois*, n° 203, 2007, p. 67-84.
- UNESCO, *Recueil de données mondiales sur l'éducation 2007 : statistiques comparées sur l'éducation dans le monde*, 2008.
- URRY (John), *Sociologie des mobilités. Une nouvelle frontière pour la sociologie?*, Paris, Armand Colin, 2005.
- WATERS (Johanna), «Geographies of cultural capital : education, international migration and family strategies between Hong Kong and Canada», *Institute of British Geographers*, 2006, p. 179-192.